

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

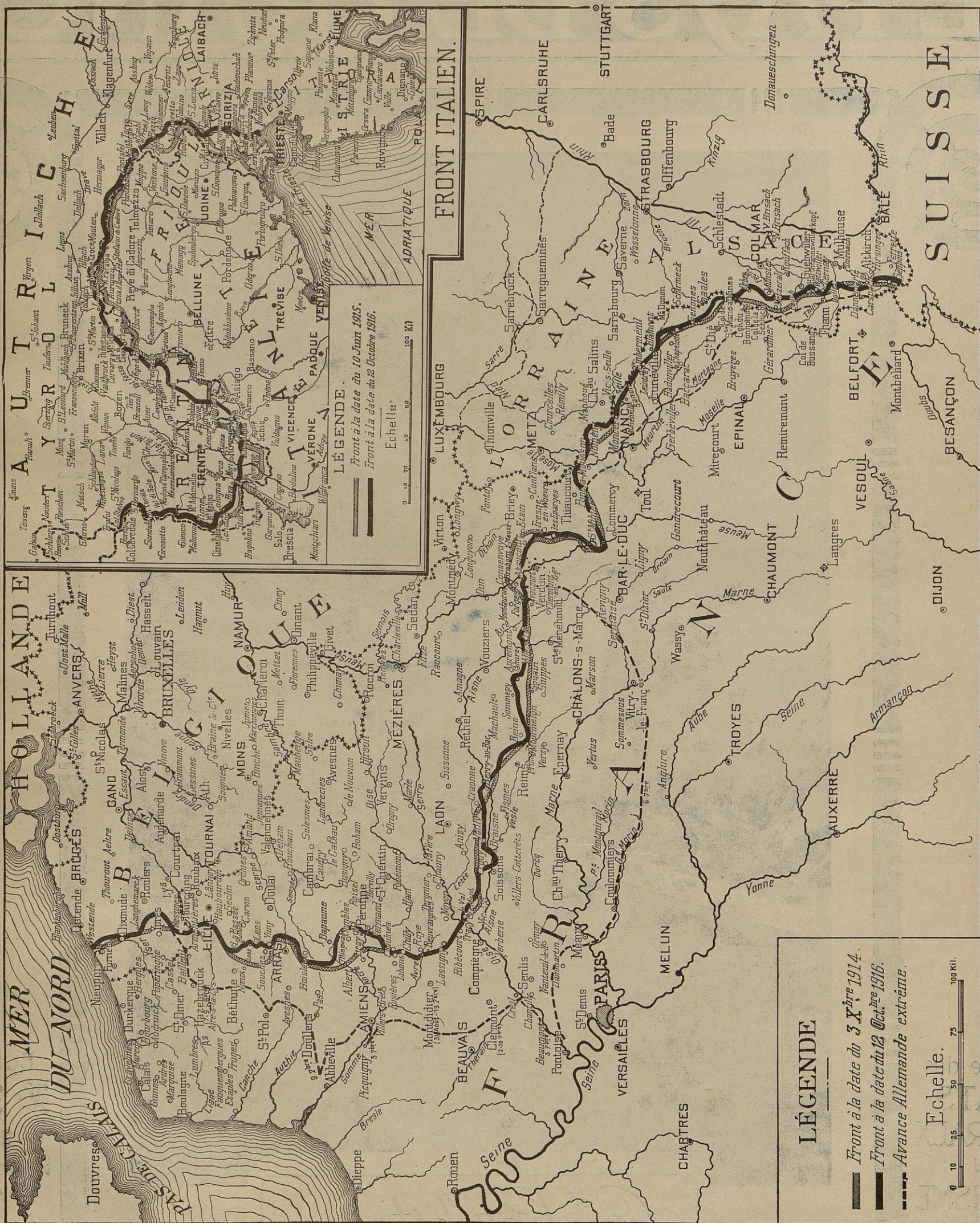
Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

G. Letchitsky
COMMANDANT L'ARMÉE RUSSE
EN BUKOVINE

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 5 au 12 Octobre



A lutte a continué sur la Somme avec la même méthode et avec le même succès ; tantôt l'armée britannique en liaison avec l'armée du général Fayolle, tantôt celle-ci, puis, au Sud, l'armée du général Micheler ont attaqué les lignes allemandes, ont gagné du terrain et n'ont jamais reculé d'une semelle.

Le 6, sur le front britannique, on constate une activité particulière de l'artillerie. Nos alliés avancent quelque peu leurs lignes au nord-est d'Eaucourt-l'Abbaye et réussissent des coups de main sur les tranchées ennemies vers Loos et Arras. Ce même jour, dans notre secteur, notre vaillante infanterie réalise une légère avance au sud du village de Bouchavesnes.

Le lendemain, il n'y a rien d'important dans la première partie de la journée ; les Anglais repoussent une contre-attaque au nord-est d'Eaucourt-l'Abbaye et exécutent de nouveau quelques coups de main, avec succès, dans les secteurs d'Armentières, Ypres, Loos. Plus tard, Anglais et Français, opérant en liaison, attaquent sur une grande étendue : entre la route Albert-Bapaume et le village de Lesbœufs. Entre ce dernier village et Gueudecourt, nos alliés réalisent une avance de 800 à 1.000 mètres, enlèvent le village du Sars et poursuivent leur progression à l'Est et à l'Ouest. Quant à nous, notre attaque s'effectue sur la ligne Morval-Bouchavesnes et atteint brillamment tous les objectifs fixés. Notre front se trouve porté à 1.200 mètres au nord-est de Morval ; il est marqué par les pentes Ouest de la croupe de Saily-Saillisel, toute la route de Bapaume à 200 mètres environ de l'entrée de Saily, les lisières Ouest et Sud-Ouest des bois de Saint-Pierre-Vaast et la cote 130 au sud de Bouchavesnes. L'action de notre artillerie s'étend jusqu'à des rassemblements de troupes qu'elle disperse, au nord de Saillisel. Dans le seul secteur français, il a été fait plus de 400 prisonniers, dont 10 officiers, et pris à l'ennemi 15 mitrailleuses.

Le 8, le temps est assez mauvais, mais n'empêche pas les Boches de chercher à racheter leur défaite de la veille : ils réussissent à prendre pied dans quelques éléments de tranchées au nord de Lesbœufs. Partout ailleurs, nos alliés conservent l'avantage : le village du Sars est entièrement entre leurs mains ; ils repoussent deux attaques contre la redoute Schwaben et réalisent une progression importante au nord et au nord-est de Courcellette ainsi qu'au sud-ouest de Gueudecourt et, un peu plus tard, au nord de la route Courcellette-Warlencourt. Des détachements britanniques réussissent des coups de main dans les secteurs de Fauquissart, de Givenchy, de Loos. En ces deux dernières journées, nos alliés ont pris 879 Allemands dont 13 officiers.

Le secteur français est, lui aussi, le théâtre d'une violente attaque faisant suite à une préparation en règle d'artillerie contre nos nouvelles positions, à l'ouest de Saily-Saillisel : grâce à nos tirs de barrage aucune vague ne peut atteindre notre ligne.

Le 9, nos alliés avancent à l'est du Sars, dans la direction de Warlencourt ; progrès également au nord de la redoute Stuff. Sur le reste de ce front, de nombreux coups de main, sur différents points, réussissent, notamment au sud d'Arras où des éléments britanniques pénètrent dans les tranchées ennemies. L'ennemi réagit peu ; on lui fait de nombreux prisonniers. Dans notre secteur, les seuls faits saillants sont l'échec d'une attaque ennemie à l'est de Rancourt et d'une seconde au nord-est de Bouchavesnes. L'artillerie est très active.

Le 10 est encore, dans le secteur britannique, une journée d'opérations secondaires, mais fructueuses. Coup de main au sud-ouest de Givenchy, attaques d'abris, etc. ; le tout rapporte 268 prisonniers : la veille, il en avait été ramassé plus de 200. L'artillerie de nos alliés gêne beaucoup les mouvements de troupes de l'ennemi et lui fait perdre beaucoup de monde. Le secteur français est également le théâtre de fortes manifestations d'artillerie. Au sud de Saily-Saillisel, nous enlevons dans un coup de main 50 prisonniers, dont plusieurs officiers.

Au sud de la Somme, nous enregistrons un brillant succès : l'armée Micheler reprend l'attaque, sur un front de 5 kilomètres, entre Berny-en-Santerre et Chaulnes. D'un élan vigoureux, l'infanterie enlève la position qui constituait son objectif, et même la dépasse en certains points. C'est ainsi que nous devenons maîtres du hameau de Bovent, des lisières Nord et Ouest d'Ablaincourt, de la majeure partie des bois de Chaulnes. L'ennemi subit des pertes considérables et nous laisse un grand nombre de prisonniers.

Le 11 est encore une bonne journée pour nos alliés et pour nous, car si la nécessité de consolider nos nouvelles positions sur tout le front ne nous permet d'entreprendre aucune nouvelle attaque importante, nous gagnons quelque peu de terrain çà et là et toutes les tentatives de réaction de l'ennemi sont brisées. Dans notre secteur, trois attaques, dont deux très violentes contre les bois de Chaulnes et à la lisière du bois de Saint-Pierre-Vaast : les Allemands échouent partout. Le pointage des prisonniers faits le 10 dans le secteur français en donne 1.702, dont 2 commandants et 25 officiers. On remarque dans cette journée sur le front anglo-français une

grande activité de l'artillerie. L'aviation s'emploie également avec ardeur : de nombreux bombardements sont effectués avec de bons résultats par nos pilotes et ceux de nos alliés. Dorme abat son treizième boche ; trois autres sont descendus.

Le 12, le calme règne sur le front français ; notre action se borne à réaliser quelques progrès à l'ouest de Saily-Saillisel. Quant à nos alliés, dans l'après-midi, ils entreprennent une attaque sur les hauteurs qui séparent leur front de la route Bapaume-Péronne ; les débuts de l'action sont favorables.

De la Somme à l'Alsace, les Allemands ont fait preuve, au cours de cette période, d'une certaine nervosité. Leur artillerie s'est montrée plus active que de coutume et leurs agressions contre nos lignes ont été assez fréquentes.

A titre de « coup de semonce », les sous-marins allemands sont allés jusque dans les eaux de New-York et de Boston torpiller dans la même journée du 9 octobre neuf grands steamers de commerce de différents pavillons. Un des équipages a été perdu. Ce nouvel acte de sauvagerie a plus indigné l'opinion en Amérique qu'il ne l'a intimidée comme l'espéraient ses instigateurs.

Dans la Méditerranée, nous avons perdu le transport *Gallia*, commandé par le lieutenant de vaisseau Kerboul, torpillé par un sous-marin ennemi : 1.352 soldats français ou serbes ont été sauvés. Le commandant a coulé avec son bateau.



LE L'AVIATEUR MAURICE BERNARD
député, tué dans un accident d'aviation.

L'OFFENSIVE ITALIENNE

A la fin d'août, la lutte contre les Autrichiens était presque localisée aux fronts du Nord. Septembre fut employé par nos alliés, tant à pousser sur ces fronts leur contre-offensive qu'à préparer de nouvelles attaques au delà de l'Isonzo. Dans les secteurs du Nord, avec une patience et des efforts incroyables, ils débusquent peu à peu les Autrichiens des sommets que ceux-ci occupent en force. La progression de nos alliés est lente, mais n'a jamais été arrêtée dans aucun secteur, et chacun de leurs progrès coûte aux Autrichiens des pertes énormes en hommes et en matériel. Leur tactique consiste visiblement à maintenir active leur offensive sur toute l'étendue de leur front, en l'affirmant de temps à autre par des coups de force en des endroits très distants, afin de rendre impossible à l'ennemi le

renforcement d'un secteur aux dépens d'un autre. Cette manière d'opérer leur donne d'excellents résultats. Dans le Trentin, au sud de Rovereto, ils ont repris possession des sommets du Cosmajon, au nord du Pasubio. Ils se trouvent là en territoire autrichien. Dans la région des Dolomites, ils sont assez avancés pour menacer les communications de l'ennemi entre ses centres de ravitaillement et Trente. Sur le front de l'Isonzo, ils se sont emparés de Plava, au nord de Gorizia. Au sud et au sud-est de cette ville, après avoir d'un premier bond porté leur front jusqu'à la ligne San Grado-di-Merna-Oppacchiasella, ils viennent de recommencer leur offensive sur une grande échelle, entre Sober et Ver-toiba, puis, plus au Sud, sur le Carso, entre la rivière Vippacco et la cote 208 de Novevella, qui est à environ 6 kilomètres au sud du Vippacco, à mi-distance entre cette rivière et l'Adriatique, en face du lac Doberdo. De brillants succès ont couronné ces nouveaux efforts. Sur tout le front d'attaque, les défenses ennemies

sont tombées aux mains des Italiens, qui occupent toutes les positions pouvant leur servir de tremplins pour de nouveaux bonds. Dans ces deux segments de leur front d'attaque, ils ont fait près de 5.550 prisonniers, dont 175 officiers, et capturé un immense butin.

Les Autrichiens ont cherché à réagir sur l'ensemble du front. Leurs contre-attaques ont eu pour théâtres la région du Pasubio, la tête du Vanoi, et surtout la partie du Carso récemment conquise par nos alliés. Dans cette zone, les Italiens, au lieu de céder, ont acquis de nouvelles positions et fait 1.770 prisonniers de plus.



LES ENVIRONS DE CHAULNES : DERNIÈRE AVANCE FRANÇAISE

LES CANONS ET LES MUNITIONS

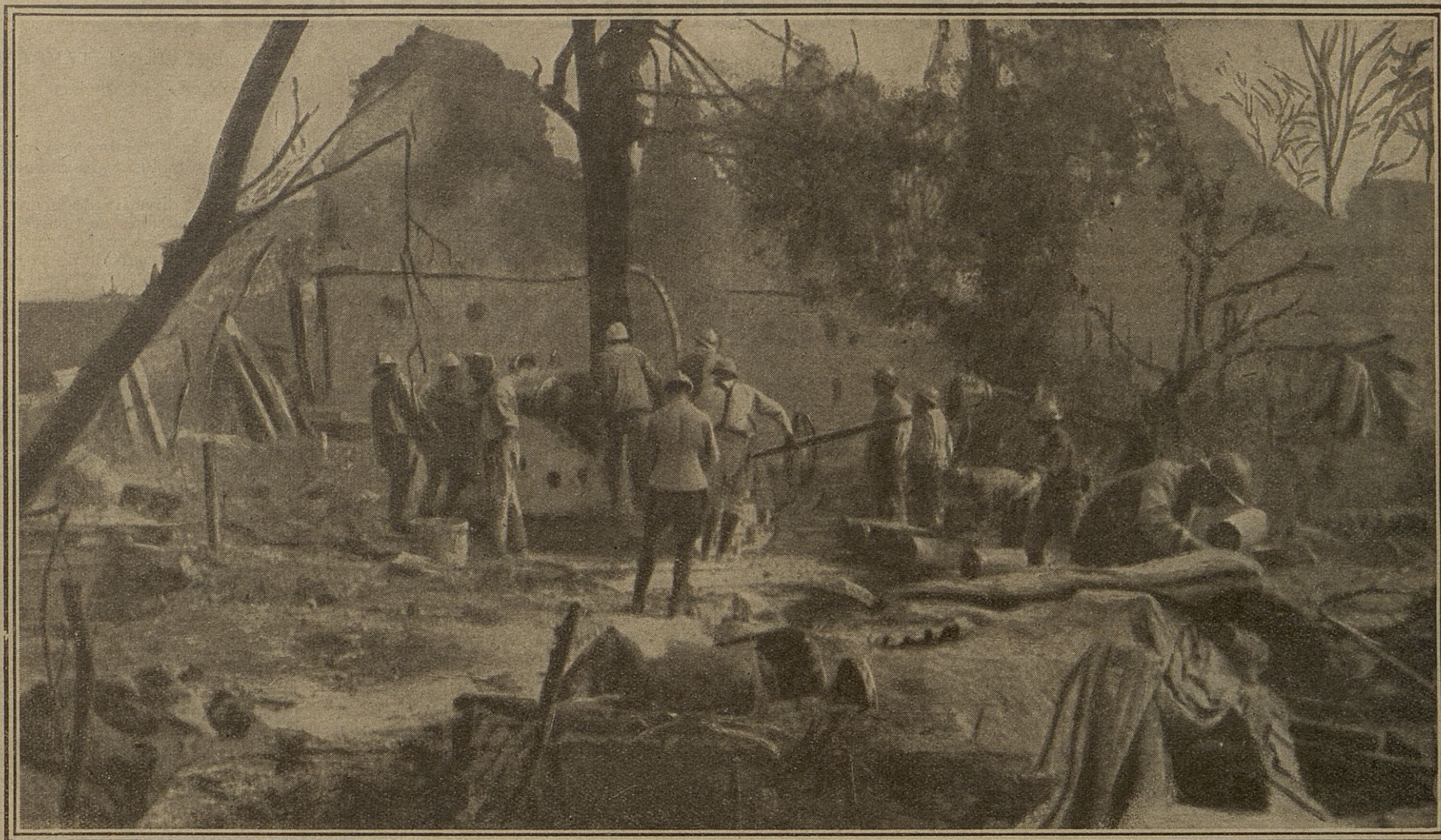


C'est maintenant au tour des Allemands de se lamenter sur la profusion d'obus de tous calibres que les armées alliées leur envoient : « Ce n'est plus la guerre ! » disent-ils. En attendant qu'on ait le loisir de les plaindre, nos canons continueront à les arroser d'obus ; nos artilleurs n'ont plus à être économes de munitions ; ces tas de douilles amoncelées près d'une batterie de 75 montre qu'ils en sont abondamment pourvus et chaque jour la provision de projectiles s'accroît dans de considérables proportions.

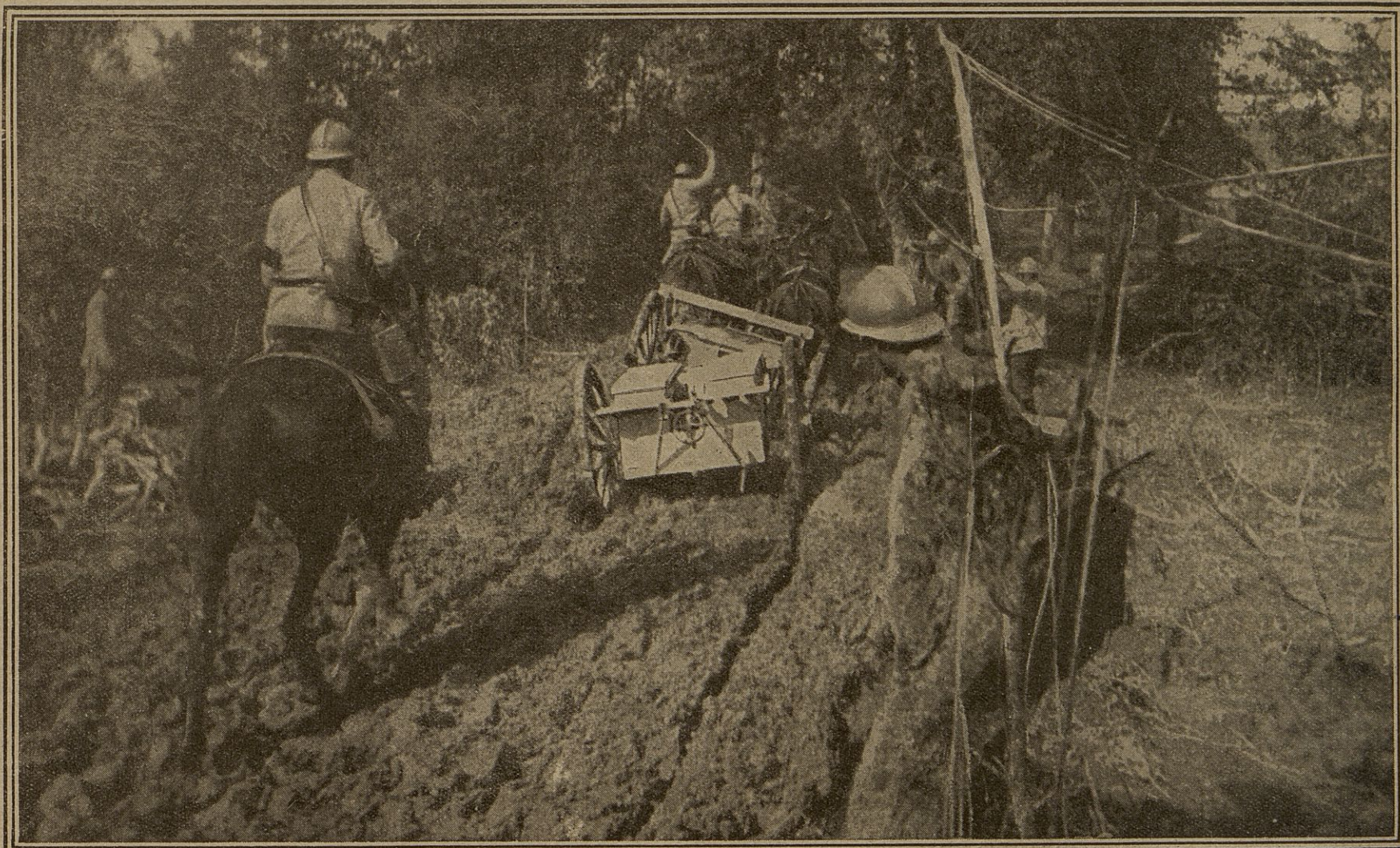


Les brillants résultats de notre offensive sur la Somme ont prouvé que notre artillerie lourde est maintenant à la hauteur du matériel ennemi ; sa puissance sera encore accrue, les usines de guerre travaillent sans relâche dans ce but. Mais les pièces s'usent vite à une pareille intensité du tir ; aussi des réserves importantes de gros canons sont-elles constituées tout près de la zone des combats. Voici dans la Somme une réserve d'obusiers de 220, qui donne l'impression d'une formidable meute qu'on va découpler.

NOTRE ARTILLERIE DANS LA SOMME



Derrière les pans de mur restés encore debout d'un village de la Somme, un obusier de 220 est mis en batterie ; sous la direction d'un officier, artilleurs et servants rectifient la position des affûts, disposent gargousses et obus : court et trapu, l'obusier sera hors de la vue des observateurs ennemis et pourra accomplir son œuvre de destruction



Les pluies récentes ont rendu extrêmement pénible le terrain bourbeux de la Somme où s'est déclanchée l'offensive des armées alliées ; il a même fallu, à certain moment, suspendre les opérations. Cette photographie donne une idée des difficultés que rencontrent les charrois dans cette région : voici un caisson de 75 dans un chemin de traverse ; les roues s'enfoncent, creusant de profondes ornières ; les chevaux tirent à plein collier ; il faut arriver coûte que coûte, et chacun y mettant du sien, on arrivera quand même.

L'OFFENSIVE GÉNÉRALE DES ALLIÉS⁽¹⁾

(1916)

par le C^t BOUVIER de LAMOTTE

Brevet d'Etat-Major.

LA BATAILLE DE LA SOMME (Suite.)

L'ATTAQUE SUR LE FRONT FRANÇAIS

Si l'armée du général Fayolle, durant les journées des 12, 13, 14 et 15 septembre, prononça une vigoureuse offensive au nord de la Somme et conquiert une large bande de terrain, ce fut au tour de l'armée du général Micheler d'agir les jours suivants sur le front au sud de la Somme ; ainsi un jeu alternatif d'attaques, tantôt sur une rive du fleuve, tantôt sur l'autre, permit à l'armée française de marteler les lignes allemandes et de conquérir successivement, sur les deux parties du front, les villages et les positions occupés depuis si longtemps par l'ennemi.



GÉNÉRAL J.-A. MICHELER
C^t la 10^e armée au sud de la Somme (2)

L'avance du 6 septembre avait porté toute l'armée Micheler sur la ligne Barleux, Deniécourt, Soyécourt, Vermandovillers ; mais au centre de cette ligne le village de Deniécourt, composé d'un gros de bâtiments groupés autour du vieux château, formait avec le parc une forteresse puissante qui était toujours au pouvoir des Allemands. Deniécourt tenait tout l'accès du plateau coté 105 entre Berny, le bourg de Bovent et Vermandovillers. Le vieux château, bâti à la naissance des ravins qui descendent sur Estrées et Soyécourt, est entouré d'un parc qui avait été aménagé pour la défense. Les ruines des bâtiments avaient permis d'établir au milieu de l'amoncellement de pierres de profondes tranchées abritées et dans tout le parc des boyaux de communication renforcés d'épaulements en terre et flanqués de tous côtés par des mitrailleuses. Le château et le village étaient devenus une redoutable place d'armes ; l'attaquer de front n'était pas possible.

Le commandement résolut d'encercler la position avant d'en ordonner l'assaut.

L'attaque sur le front Sud de la Somme fut déclanchée le 17 septembre vers deux heures trente du soir. Elle était dirigée spécialement sur deux points : Berny-en-Santerre et la partie Est de Soyécourt. Après un combat acharné dans ces deux villages, où la division bavaroise opposa une résistance désespérée, ces points importants furent enlevés par nos troupes dans la soirée. Malgré des contre-attaques ennemies lancées dans la nuit du 17 au 18, le village de Berny restait définitivement entre nos mains.

La prise de Berny d'une part, l'avance au sud-est de Soyécourt d'autre part, avaient permis de réaliser ce que se promettait le commandement français : l'encercllement du labyrinthe de Deniécourt ; il semblait donc que le moment fût venu de produire l'effort sur ce point capital. Le 18 septembre, l'attaque fut reprise sur toute la ligne. Deniécourt, tourné vers l'Est et pris d'assaut du côté du château, devait tomber fatalement en notre possession ; ce ne fut cependant qu'après une lutte opiniâtre où l'ennemi, abrité dans des caves profondes et surgissant dans nos lignes d'assaut, opposa une résistance acharnée ; à huit heures du soir, le 18, nous étions maîtres de tout le village ; nous avions pris près de 400 prisonniers valides et dans un élan irrésistible nos hommes, dépassant la lisière du village, s'étaient avancés de plus d'un kilomètre dans la direction de la ferme de Bovent, s'emparant des boqueteaux du plateau, du bois de Bovent, de Basset, du Tremble. L'avance française sur ce point atteignait le carrefour des routes de Fresnes, de Mazancourt et d'Ablaincourt ; on menaçait directement ce dernier village, on avait conquis tout le plateau 105 et l'on dominait le plateau coté 100 qui couvrait au Nord la ville de Chaulnes.

L'offensive de l'armée Micheler avait produit d'heureux résultats et sur cette partie du front de la bataille, comme au nord de la Somme, les troupes françaises avaient affirmé une fois de plus leur supériorité, qui s'imposait dans cette bataille de Picardie.

L'ATTAQUE SUR LE FRONT ANGLAIS

L'armée britannique, depuis le 13 septembre, avait soumis les positions allemandes qui lui faisaient face à un effroyable bombardement. Toute la ligne de la ferme du Mouquet, Courcellette, Martinpuich, Flers avait été copieusement marmitée. Des avances de repos succédant à des périodes écrasantes d'envois de projectiles avaient obligé l'ennemi à rester sur une perpétuelle inquiétude

de voir se déclancher l'assaut envisagé. Ce ne fut que le 15 septembre à six heures du matin que l'offensive se produisit sur tout un front de plus de 10 kilomètres d'étendue.

Dans la partie Ouest du champ de bataille, sur la directive de la grande route Bapaume, le combat fut acharné dans les deux villages de Courcellette et Martinpuich. L'ennemi faisait tous ses efforts pour conserver ces deux bastions flanquant la grande route qui était pour lui l'artère centrale de sa ligne de défense. C'est aux divisions du Northumberland et de Londres, ainsi qu'à celles de l'armée canadienne et néo-zélandaise que revient l'honneur d'avoir pu emporter ces positions redoutables défendues par les troupes bavaroises et allemandes. Les renforts nombreux que l'ennemi acheminait sur ce terrain faisaient bien comprendre le grand intérêt qu'il avait à conserver cette partie de la position ; mais, du haut du mamelon 160 et des pentes douces qui s'inclinent vers les deux villages, l'artillerie anglaise, dominant toute la région, écrasait littéralement le sol sous un déluge de feux ; les renforts ennemis pris sous cette avalanche ne purent entrer en ligne et durent, décimés, reculer en désordre.

Dans la nuit du 15 au 16, les Allemands tentèrent des contre-attaques qui ne purent réussir ; les positions gagnées restaient tout entières en la possession des contingents britanniques vainqueurs.

Si, sur cette partie du front, l'offensive anglaise avait été victorieuse et avait gagné une notable fraction de terrain, vers l'Est, sur Flers, l'avance avait été encore plus considérable.

Partis de la lisière du bois Delville et du bois des Foureux, les bataillons britanniques s'avancèrent sur cette partie dénudée du sol qui, de la cote 155, descend en pente douce vers le village de Flers, construit en contre-pente à près de 3 kilomètres de la ligne de l'attaque initiale ; mais dans cette marche audacieuse les Anglais furent appuyés durant toute leur progression par des autos blindées d'un nouveau genre qui, précédant les vagues d'assaut, ouvraient la marche à l'offensive. Puissantes machines, dont l'avant en forme d'éperon renversait tous les obstacles et dont les flancs, protégés contre toute attaque de projectiles (fusils ou mitrailleuses), lançaient de tous côtés le feu roulant des mitrailleuses et canons de campagne qu'elles possédaient à l'intérieur ! L'effet fut terrifiant sur la défense qui voyait ces monstres d'acier renverser les retranchements, traverser les réseaux de fil de fer, franchir les boyaux et toujours s'avancer ; ils ne s'arrêtèrent que devant les murs du village de Flers. L'infanterie qui suivait occupa la position. Les pertes ennemies dans cette partie du terrain furent également très sensibles.

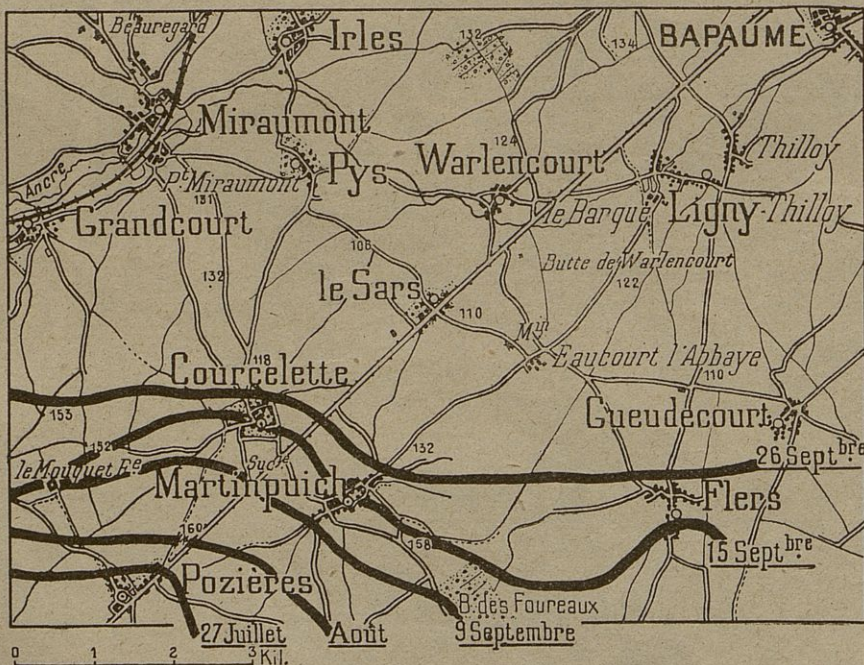
GÉNÉRAL SIR HENRY RAWLINSON
de l'armée britannique

On avait fait de plus sur l'ensemble du front près de 5.000 prisonniers. La bataille des 15 et 16 septembre sur le front anglais avait donné des résultats de très grande importance ; c'était certainement un des coups les plus durs portés aux troupes allemandes qui avaient engagé des effectifs très nombreux et n'avaient pu conserver les positions attaquées.

On estime à près de 35 le nombre de divisions ennemies engagées devant l'armée britannique depuis le début des opérations, soit depuis deux mois et demi. Sur ces 35 divisions, près de 15 ont été retirées épuisées et désorganisées.

Les renseignements donnés par le *Daily Mail* à la date du 15 septembre sont suggestifs. On lit en effet les passages suivants :

Du 1^{er} juillet au 8 septembre, les Allemands ont engagé contre les alliés sur la Somme 53 divisions d'infanterie. Sur ce nombre, à la date du 8 septembre, il n'en restait en ligne que 34, les autres avaient été retirées, épuisées. 11 avaient été détruites. Sur ces 53 divisions, 28 faisaient face à l'armée anglaise, 25 à l'armée française ; enfin, vers le 15 septembre, 7 divisions allemandes tenaient encore la première ligne devant chaque front (soit 14 divisions) ; les autres étaient placées en soutien et en renfort dans chaque secteur. On compte environ 58.000 prisonniers pris à l'ennemi : 35.000 par l'armée française, 23.000 par l'armée anglaise ; les pertes peuvent être chiffrées au triple ; enfin, pour un soldat anglais tombé mort, il faut admettre 7 Allemands tués...



L'AVANCE ANGLAISE AU NORD DE LA SOMME

Détruites. Sur ces 53 divisions, 28 faisaient face à l'armée anglaise, 25 à l'armée française ; enfin, vers le 15 septembre, 7 divisions allemandes tenaient encore la première ligne devant chaque front (soit 14 divisions) ; les autres étaient placées en soutien et en renfort dans chaque secteur. On compte environ 58.000 prisonniers pris à l'ennemi : 35.000 par l'armée française, 23.000 par l'armée anglaise ; les pertes peuvent être chiffrées au triple ; enfin, pour un soldat anglais tombé mort, il faut admettre 7 Allemands tués...

LA CONTRE-OFFENSIVE ALLEMANDE

Depuis la nomination du maréchal von Hindenburg comme généralissime, un nouveau regroupement des armées allemandes sur le front occidental a été opéré. Actuellement, le front occidental comprend trois armées :

Première armée. — Commandant en chef, prince de Wurtemberg : la Belgique, les Flandres, l'Escaut.

(1) Voir les Nos 98, 100, 101, 102 et 103 du *Pays de France*.

(2) Le portrait que nous avons publié dans un précédent numéro était celui du général de division Frédéric-Henry MICHELER, frère du vainqueur de la Somme et grièvement blessé en Argonne.

Deuxième armée. — Commandant en chef, prince Ruprecht de Bavière : la Somme, l'Oise.

Troisième armée. — Commandant en chef, Kronprinz : l'Aisne, la Meuse, l'Alsace-Lorraine.

Les premières pluies d'automne avaient fait leur apparition vers le 17 septembre ; le temps s'était mis au froid, il n'était pas favorable aux opérations militaires. Cependant l'ennemi avait mis à profit ces journées grises pour se réapprovisionner, faire arriver ses renforts, préparer une contre-attaque. Il ne pouvait rester sur les deux échecs du 15 septembre au nord et au sud de la Somme. Il lui parut que l'endroit le plus propice pour cette offensive se trouvait au nord de la Somme, sur les positions françaises récemment conquises de Bouchavesnes à la cote 76, le long de cette grande croupe qui s'allonge entre Cléry et Feuillaucourt. Là, en effet, l'avance française était très dangereuse ; elle se portait directement au nord de Péronne et la grande route Péronne-Bapaume avait été occupée par nos troupes sur un espace de plus de 3 kilomètres, des bois Labé aux maisons de Rancourt.

La préparation par l'artillerie ennemie peut compter parmi les plus violentes de la bataille de la Somme. Durant plus de trente-sept heures sans discontinuer, elle chercha à écraser de ses feux nos positions ; quand l'ennemi crut que la préparation était suffisante, il lança son attaque sur l'arc de cercle s'étendant de la ferme Le Prieز à la cote 76.

Vingt bataillons en première ligne partirent à l'assaut ; derrière cette formidable vague, d'autres suivaient ; on peut estimer à six divisions les effectifs mis en action par l'armée allemande dans cette journée du 20 septembre. L'attaque déclanchée à neuf heures du matin se poursuivait sans arrêt jusqu'à sept heures du soir. Ce fut surtout sur la ferme Le Priez, qui dominait la position de Combles, sur le village de Bouchavesnes, à l'est de la grande route, et à la ferme du bois Labé que l'effort fut le plus violent. A plusieurs reprises, l'ennemi refoulé revenait à la charge sous la poussée incessante des renforts multiples qu'il lançait à la bataille. Les attaques se répétaient en formations massives ; il reprenait sa tactique de devant Verdun, aussi les troupes d'assaut fondaient à vue d'œil et d'immenses charniers se formaient sur la route de Combles à Rancourt. Les cadavres allemands couvraient tout le terrain des attaques et nos batteries de 75 comme celles de 120 faisaient un massacre épouvantable dans ces formations à rangs serrés lancées en dépit de toute préoccupation d'épargne de vies humaines.

A six heures trente du soir, une dernière attaque était arrêtée net devant nos barrages d'artillerie et de feux de mitrailleuses. L'ennemi reculait : il se déclarait vaincu encore une fois. Les prisonniers capturés avouèrent que la 11^{me} division bavaroise avait perdu plus de la moitié de ses effectifs, que la 123^{me} régiment d'infanterie prussienne avait été totalement anéanti, que la 12^{me} division de réserve avait vu certains de ses régiments perdre soixante pour cent de leurs soldats. La contre-offensive allemande du 20 septembre avait coûté à l'ennemi près de 27.000 tués ou blessés, 1.400 prisonniers, et pas un pouce de terrain n'avait été cédé par l'armée française victorieuse.

LA PRISE DE THIEPVAL ET DE COMBLES

Les journées qui suivirent la grande offensive allemande du 20 septembre devaient être relativement calmes après l'immense effort fait par l'ennemi pour reprendre le terrain perdu. Du côté des troupes alliées, l'activité ne s'arrêta point. A peine les positions conquises et mises en état de défense étaient-elles organisées qu'un terrible bombardement se déclenchait sur toutes les lignes allemandes. C'était pour nous le prélude d'une prochaine attaque que nous allions produire sous la poussée ardente de nos soldats qui demandaient à se porter en avant, sentant qu'ils dominaient actuellement l'ennemi sur tout le front.

L'ouragan de fer déchaîné par notre puissante artillerie lourde commença le 23 septembre au soir ; il dura près de soixante-trois heures consécutives.

Sur le front français. — Vers midi, le 25 septembre, l'infanterie française passa à l'offensive. L'attaque était dirigée, d'une part, dans le secteur à l'est de Combles, c'est-à-dire sur le front entre ce village et Rancourt ; elle était menée par les troupes du 1^{er} corps d'armée français ; d'autre part, dans le secteur à l'est de la route de Béthune, vers Bouchavesnes. Cette grande offensive avait pour but l'encerclement de Combles déjà menacé vers le Sud. La lutte prit de suite un caractère d'acharnement extrême. L'ennemi sentait toute l'importance de l'enjeu qui était disputé. La marche des unités se poursuivait vers Fregicourt. Les bataillons français étaient arrivés aux abords mêmes de Combles ; ils avaient occupé de haute lutte le groupe de maisons situées à la bifurcation des routes Sud-Est et s'avançaient vers le hameau de Fregicourt, dont les quelques maisons serrées autour d'une vieille chapelle avaient été transformées par l'ennemi en une forteresse hérissée de canons et de mitrailleuses. A quatre heures et demie du soir, après une lutte atroce sur ce terrain, nos soldats rejetaient les Allemands dans le vallon et prenaient pied sur tout le pla-

Sur le front anglais.

— Le succès avait été encore plus grand sur le front anglais. Les contingents de Kent et les Australiens s'étaient portés à l'assaut précédés par les rafales d'artillerie qui leur facilitaient la marche au fur et à mesure de la progression sur le terrain. Débouchant à l'est de Flers sur le gros mamelon coté 154, les Anglais eurent à soutenir une terrible lutte contre les régiments prussiens du secteur. Vers trois heures, ils abordèrent Lesbœufs d'une part et Morval d'autre part. Le combat dura jusqu'à la nuit sur ces positions qui furent enfin enlevées à la baïonnette. A six heures et demie du soir, les deux villages étaient occupés. La prise de Lesbœufs était une pointe hardie en avant du front ; celle de Morval complétait l'encercllement de Comblès qui, le 25 au soir, n'avait plus qu'un seul chemin pour se réunir à l'arrière : le petit sentier du fond de la vallée qui vient du château de Sailly-Saillisel.

Toute la nuit du 25 au 26 et sur tout le front, la lutte continua âpre et sévère ; l'ennemi subissait l'effort et les troupes alliées, poussées par la victoire de la journée, attendaient avec impatience la venue du lendemain.

Le 26 septembre, la bataille se poursuivait sur tout le front des alliés. Tandis que les troupes britanniques enserrent complètement Thiepval vers l'Ouest, s'avancent au nord de Flers et occupent le village de Gueudecourt, les troupes françaises pénètrent dans Comblès, dépassent Fregicourt et abordent les bois de Saint-Pierre-Vaast à l'est de la route de Béthune.

L'avance générale des lignes était ainsi portée de près de 1 500 mètres vers l'Est sur un front de plus de 9 kilomètres. Mais le succès le plus brillant était la double prise des deux forteresses de Thiepval et de Combles.

A l'est du champ de bataille, comme au centre, s'élevaient deux véritables forteresses : les deux villages de Thiepval et de Combles. Le premier situé dans le coude de l'Ancre, placé en par un plateau, 151-153, sur lequel des ouvrages créés (ouvrages de Leipzig, de Schwaben), était ttaques anglaises. L'ennemi se croyait là invulnètres de profondeur défiaient les bombardements ion permettait une défense intensive de la localité.

Le second placé au fond d'une cuvette, mais constitué par un gros amas de maisons, car Comblès est une petite ville, formait un labyrinthe dont tous les coins étaient hérissés de mitrailleuses.

Attaquées le 26 septembre, ces deux forteresses furent enlevées après un combat acharné ; comme l'ennemi avait cru toujours pouvoir résister et avait par suite retardé l'évacuation du personnel et surtout du matériel, les troupes alliées purent réaliser un grand butin : 2.000 prisonniers, 50 pièces d'artillerie, 70 mitrailleuses pris dans Thiepval par les Anglais ; du côté des Français, un gain de 2 bataillons ennemis prisonniers, 60 pièces d'artillerie, 140 mitrailleuses dans Comblès.

La chute des deux forteresses le même jour et presque à la même heure consacrait sur tout le front la victoire décisive des armées alliées.

Ainsi sur le front anglais de l'Ancre à Lesbœufs, comme sur le front français sur la route de Béthune, l'avance constante, tenace, sans recul, des troupes alliées produisait la poussée irrésistible qui allait, brisant les lignes de défense allemandes,

Les troisièmes lignes étaient déjà enlevées ; on se trouvait en face de celles élevées en hâte au moment de l'offensive de juillet ; sans doute ces lignes opposeraient encore une résistance solide, mais ce n'était plus la résistance du début où sur place, durant deux ans, l'ennemi avait pu accumuler ses moyens de défense. La route de Bapaume-Péronne était abordée. Bapaume dominée du haut de Gueudecourt et Péronne tournée par le Nord, c'était la prise de la grande transversale qui formait tout le front défensif de l'ennemi. Encore un effort et les vaillantes troupes de l'Entente réaliseraient le but poursuivi depuis le début de l'offensive.

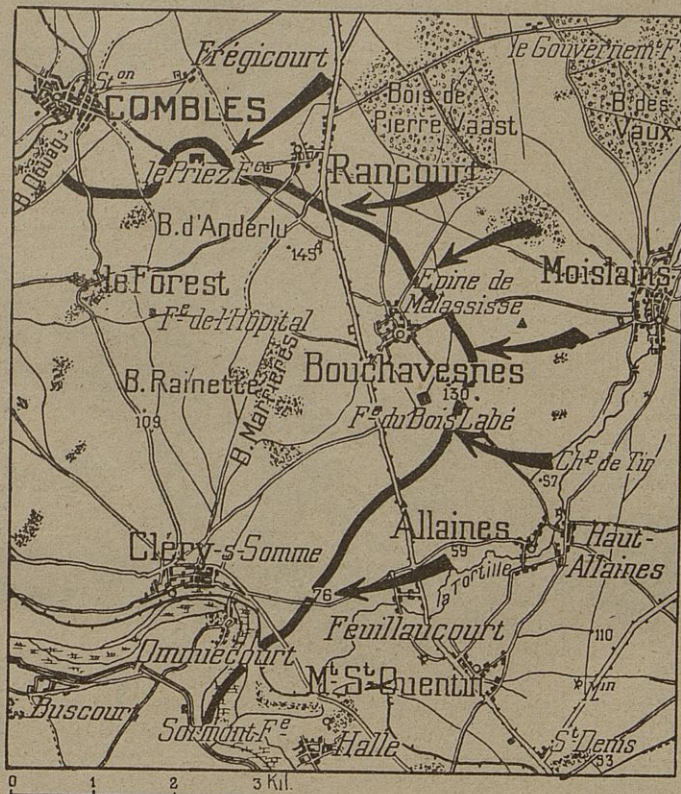
LE BILAN DE TROIS MOIS DE BATAILLE

Les Allemands avaient engagé sur la Somme environ 67 divisions, partagées également sur le front britannique et sur le front français.

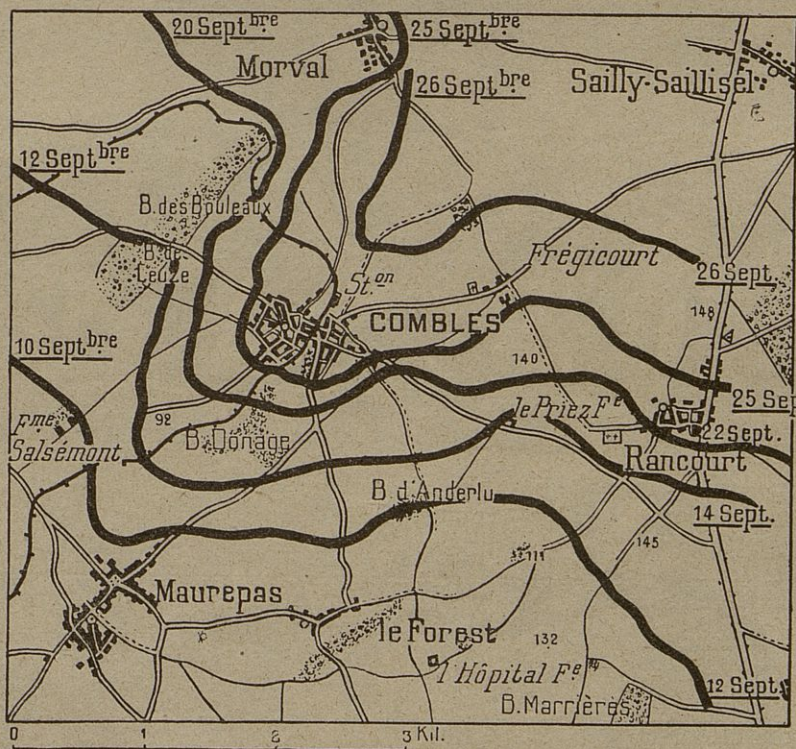
Leurs pertes peuvent être ainsi évaluées : tués, blessés, 183.700 hommes ; prisonniers, 63.000 ; troupes retirées du front par suite de l'usure, 14 divisions.

Nous avions conquis 180 kilomètres carrés et enlevé 152 canons dont la moitié d'artillerie lourde ; 600 mitrailleuses.

Et, plus que toute chose, les alliés avaient conquis l'ascendant moral qui apportait la rupture d'équilibre au profit des soldats de l'Entente.

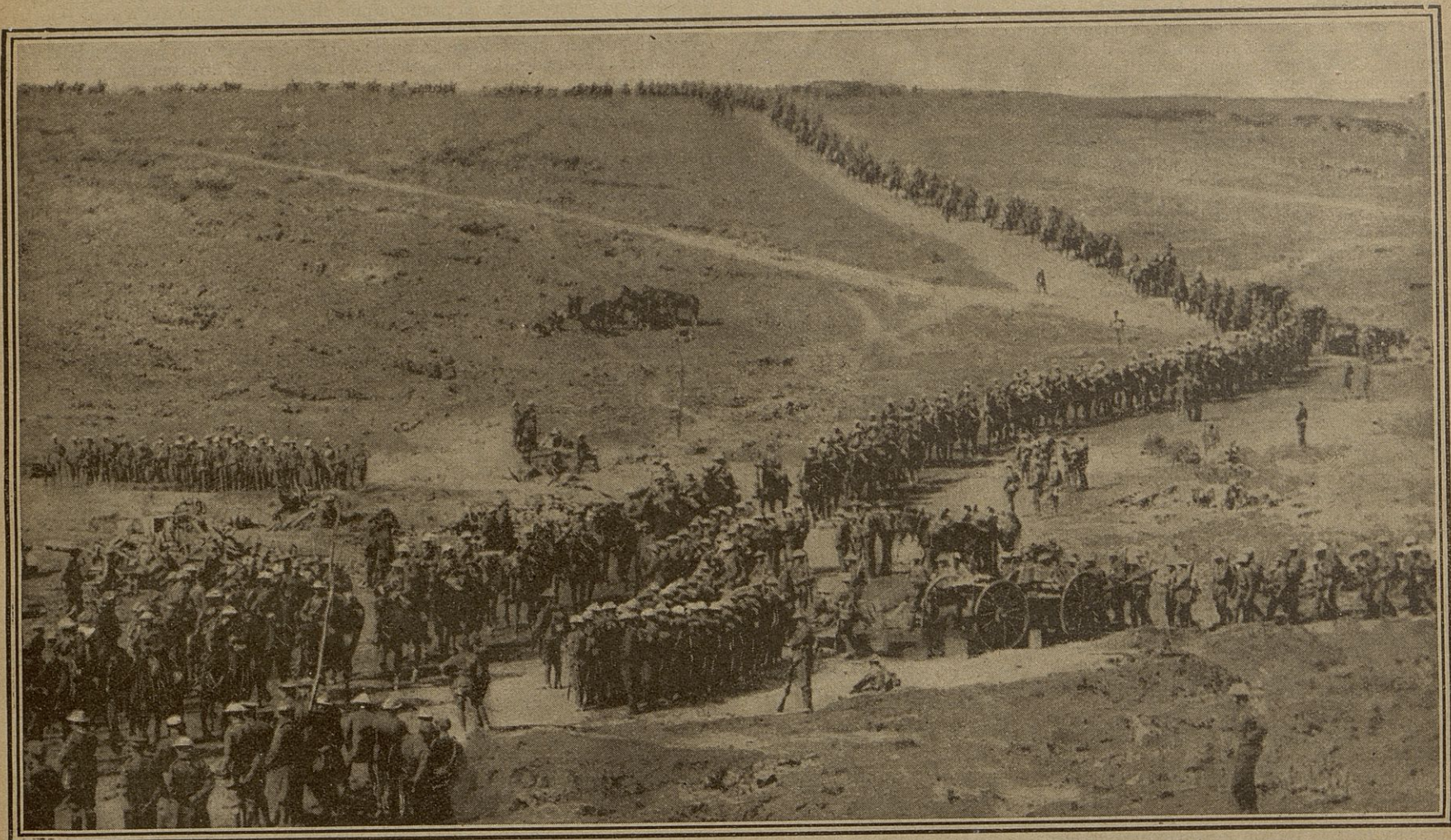


LA CONTRE-ATTAQUE ALLEMANDE DU 20 SEPTEMBRE



L'ENCERCLEMENT DE COMBLES ET SA CONQUÊTE

L'ARMÉE BRITANNIQUE EN PICARDIE



Les communiqués de nos alliés nous ont annoncé que leur cavalerie avait eu l'occasion de donner au cours de l'avance sur la Somme ; ce ne furent que des actions isolées de patrouilles de reconnaissance ; ce ne sont pas encore les grandes chevauchées qu'attendent si impatiemment les cavaliers des deux armées. Mais il est intéressant de constater que la cavalerie est prête.



Les Canadiens nous sont doublement chers, parce qu'ils sont nos frères de race et parce qu'ils s'en sont souvenus quand ils nous ont vus en péril. Nombreux sur le front de la Somme, ils se sont montrés d'une bravoure à toute épreuve. Voici une de leurs ambulances fonctionnant au cours d'une des dernières batailles ; tout près cependant le combat est en pleine action ; un gros projectile allemand vient d'éclater projetant vers le ciel une épaisse colonne de fumée ; les ambulanciers ne paraissent pas s'en émouvoir.

LES DÉBRIS D'UN ZEPPELIN EN ANGLETERRE



Toutes les photographies de zeppelins abattus montrent le même inextricable fouillis de poutrelles d'aluminium, de pièces de la machinerie ou de l'armement. Celle-ci est particulièrement curieuse; la carcasse du « L-32 », abattu récemment dans le comté d'Essex, s'est écrasée en enveloppant de ses débris un grand arbre qui, malgré tout, a résisté à ce choc imprévu.

PRISONNIERS BOCHES DES DERNIERS COMBATS



L'offensive que nous avons déclanchée sur la Somme ne nous a pas empêchés d'attaquer à notre tour les Allemands devant Verdun ; des combats heureux ont été livrés par nos vaillants qui leur ont permis d'élargir nos positions à l'est du fameux village de Fleury ; de nombreux prisonniers ont été faits par nos troupes ; en voici une colonne compacte qui est dirigée vers l'arrière.



Le village de Comblès fut encerclé par les troupes britanniques et par les nôtres ; à la faveur de la nuit l'ennemi essaya de s'enfuir ; cependant lorsque les alliés pénétrèrent dans le village ils trouvèrent encore de nombreux Allemands cachés dans les caves ; un millier d'entre eux furent faits prisonniers ; escortés par nos cavaliers, ils vont rejoindre ceux qui sont déjà tombés entre nos mains.



PAR GEORGES LE FAURE

CHAPITRE PREMIER (Suite.)

LE PASSAGER DE « L'AUVERGNE »

La gravité de ces paroles n'augmentait pas peu, comme on l'imagine, l'étonnement d'André Routier dont les regards se fixaient avec incrédulité sur son interlocuteur...

— Je sais ce que je dis, affirma le vieillard : voici des mois et des mois que la mort rôde autour de moi, embusquée sous les formes les plus diverses, sans qu'il m'ait encore été possible de lui arracher le masque sous lequel elle se dissimule... D'un moment à l'autre je puis être frappé ; eh bien ! il ne faut pas que ma mort assure le triomphe des ennemis de mon pays, qui sont en même temps les ennemis du vôtre...

Son pays n'était donc pas la France !... Jusqu'à présent André avait cru que M. Dubreuil était Français... et voilà que...

— Je suis né à Martigny, dans le canton de Vaud, et le nom que je porte n'est pas le mien... En réalité, je m'appelle François Merlier... ou plutôt tel était mon nom, il y a de cela plusieurs mois... Mais j'ai changé de nom, en même temps que je m'expatriais pour tenter de soustraire aux ennemis de mon pays le secret que je détiens et qui peut, qui doit annihiler leurs plans de ruines et de massacres.

« J'aime beaucoup la France, monsieur Routier ; j'ai pour elle la même affection, le même dévouement que j'aurais pour une seconde patrie... J'y ai vécu de longues années... J'ai fait mes études techniques à Lyon. Le peu que je sais, c'est à votre pays que je le dois, et c'est pourquoi je voudrais le sauver... en même temps que je sauverais ma propre patrie, du sort qui les attend toutes les deux.

M. Dubreuil se leva, s'en fut ouvrir une de ses valises, que fermait une serrure compliquée, et en sortit une carte d'état-major qu'il étala sur la tablette, à la place du jeu d'échecs, repoussé d'une main nerveuse :

— Suivez-moi bien, dit-il en soulignant ses explications de son index promené avec assurance sur la carte ; car, vous autres, en France, vous paraissez ne rien voir, ne rien comprendre de ce qui se passe en Europe ! et cependant, tous leurs écrivains militaires l'ont déclaré, et Bernhardt en tête, l'attaque contre la France devra être brusquée et emprunter le territoire de la Belgique... où déjà leurs voies de pénétration sont tracées... Les voici... A moins que cette attaque ne se produise de ce côté.

Et son doigt, brusquement abaissé, venait se promener dans la région de Brig, sur la frontière italienne, qu'il suivit pour retrouver le territoire autrichien.

— Les Suisses ne sont pas gens à se laisser envahir sans protester, riposta André.

— Et leurs fusils protesteraient ferme, je vous le jure, déclara François Merlier avec véhémence... Mais il est des procédés susceptibles d'annihiler une défense, quelque énergique soit-elle...

— D'ailleurs, vous parlez de la frontière italienne ! Rien ne prouve qu'en cas de conflit entre l'Allemagne et nous, l'Italie prendrait partie contre nous...

— D'accord... et je veux croire le contraire : mais savez-vous qu'en Italie même, le nombre d'aventuriers prêts à se jeter sur notre frontière au premier signal dépasse plusieurs milliers ?...

— Ce n'est pas avec une poignée d'aventuriers qu'on tente un coup pareil, protesta André...

— A moins que ne vienne à la rescousse une combinaison machiavélique, de la nature de celles que peuvent enfanter des cerveaux allemands...

Et, en contraignant le jeune homme à se pencher sur la carte :

— Tenez, la voyez-vous là... entre Kandersteg et Brig, cette ligne qui se relie au tunnel du Simplon... dont le terminus est Domodossola, en Italie... c'est celle du tunnel de Leutschberg. Eh bien ! il y a dix-neuf kilomètres de voies ferrées souterraines qui seraient pour les Suisses, en cas d'invasion, d'utilité première pour amener dans le Tessin les corps d'armée indispensables à la défense de leur territoire... Supposez le tunnel détruit et les Suisses contraints à emprunter des chemins muletiers, pour courir barrer le passage à l'envahisseur... Les Allemands, ou leurs alliés les Autrichiens, seront depuis longtemps à Lyon que nos forces commenceront à peine à arriver sur le terrain...

Cette conception d'une attaque allemande, sur le flanc français par la région lyonnaise, était si nouvelle, si invraisemblable, que le jeune homme ne put réprimer un sourire d'incrédulité...

— Ne croyez pas à des combinaisons folles, nées dans un cerveau surexcité par le patriotisme !... Si je vous parle ainsi, c'est parce que je sais, parce que j'ai vu... parce que j'ai agi... Vous entendez... j'ai agi !

« Et c'est parce que j'ai agi... que je sens la mort rôder ainsi sans trêve autour de moi !... car moi, je puis annihiler leurs plans ! Ils le savent, et le jour où j'aurai disparu, ce sera pour eux comme s'ils avaient gagné une bataille...

« Pendant près de dix ans, j'ai travaillé comme contremaître électricien à la construction du tunnel de Leutschberg, et c'est ainsi que j'ai été amené à découvrir les manœuvres de leurs agents... Longuement, patiemment, ils ont miné le tunnel en des points que je suis parvenu à repérer... Moi, alors, j'ai contreminé de mon côté, retournant contre eux leurs combinaisons, si bien qu'au jour où ils voudraient agir, c'est moi qui, les devançant, agirai... Et malgré tous leurs efforts, toutes leurs recherches, ils ne sont pas parvenus à découvrir le point sensible, celui où un doigt, appuyé sur un commutateur, suffira à annihiler les belles combinaisons du kaiser...

Sa bouche se tendit dans un rire silencieux :

— Si j'ai changé de nom, de nationalité ; si je me suis expatrié, c'est parce que je sentais rôder autour de moi des ennemis invisibles qui se sont juré de m'arracher mon secret...



— Si l'exil assurait votre secret, demanda André, pourquoi revenir ?...

— Parce que les temps sont proches, déclara le vieillard d'une voix prophétique. En cas de guerre, ma place de combat est là-bas, là où, d'un geste, je puis sauvegarder et la Suisse et la France d'une criminelle agression...

Se courbant vers son interlocuteur, au point que ses lèvres effleurèrent son oreille, il ajouta :

— Mais, s'il m'arrivait malheur, je ne veux pas que ce moyen de défense inespérée puisse manquer à ces deux pays que j'aime d'une égale affection !... Il faut qu'à mon défaut, un autre que moi puisse déclancher la catastrophe de salut... Et cet autre, j'ai décidé que ce serait vous !

— Moi !

— Vous êtes actif, énergique, courageux !... Eh bien ! ce ne sera pas assez de toute votre activité, de toute votre énergie, de tout votre courage pour triompher de l'esprit malfaisant d'un Mornstein...

— Mornstein ? répéta interrogativement André...

— C'est le nom de l'agent allemand dont j'ai surpris les manœuvres et dont j'ai réussi à déjouer les pièges depuis si longtemps !

« C'est l'adversaire le plus audacieux, le plus redoutable qui soit... Entre lui et moi, c'est un duel à mort...

En ce moment, au dehors, une voix s'entendit :

— Père ! c'est l'édition du « Sans fil ».

— Nous reprendrons cette conversation, dit M. Dubreuil, car maintenant il faut que je vous donne les indications nécessaires pour retrouver l'endroit...

Puis, un doigt sur les lèvres pour recommander le silence au jeune homme, il s'en fut enlever la couverture qui masquait la porte et tira le verrou...

Sur le seuil, Fridette apparut, rose et joyeuse, annonçant :

— Vous savez, père, M. Heldrick ! je l'ai battu... oh ! mais, là, battu à plates coutures...

Et tendant, avant de repartir, un papier à André :

— Voici le « Sans fil » qui vient de paraître...

C'était la polycopie des nouvelles communiquées par la T. S. F. au transatlantique, ainsi qu'il était coutume de le faire, aussitôt que l'on était entré dans la zone de la plus proche station marconigraphique.

Soudain, le jeune homme sursauta :

— Lisez... fit-il en tendant le papier au vieillard. Le T. S. F. disait ceci :

« Au Lokal Anzeiger, on télégraphie de Berne que le commandant Otto von Mornstein, le célèbre alpiniste auquel l'armée allemande est redevable du traité de manœuvres en montagne, vient de trouver la mort au cours d'une randonnée au Grosshorn, de sinistre réputation.

« Entraîné par une avalanche, l'intrépide ascensionniste, qui n'avait voulu être accompagné d'aucun guide, gît dans quelque crevasse où son corps sera retrouvé sans doute à la prochaine fonte des neiges...

« Cette nouvelle a fait naître de très vifs regrets dans les mondes militaire et scientifique de Berlin. »

En proie à une vive émotion, M. Dubreuil murmura :

— Enfin... je vais donc pouvoir vivre...

CHAPITRE II

LE 2 AOUT 1914

Le matin, au sortir du canal de Suez, on avait immergé le corps du pauvre M. Dubreuil et, à cette occasion, les passagers, en assistant à la triste cérémonie, avaient tenu à donner à l'orpheline une preuve de l'unanime sympathie qu'elle avait su inspirer...

De même, un piquet d'honneur, formé par un bataillon de tirailleurs que la relève ramenait du Tonkin en Tunisie, avait rendu les honneurs à l'ancien combattant de 70...

Le père de Fridette avait succombé à une embolie, avait-il été déclaré par le médecin ; cette déclaration, faite sur l'ordre du commandant, avait l'avantage de ne pas jeter la panique parmi les passagers en leur révélant qu'un crime avait été commis à bord ; en même temps, elle permettait à l'enquête de se poursuivre dans des conditions de discrétion absolue...

Par qui et pour quelle raison M. Dubreuil avait-il été assassiné ?...

Double question à laquelle il avait été impossible jusqu'à présent de répondre ; vainement, le commandant avait-il conféré dans sa cabine avec André Routier, dans l'espoir d'obtenir quelque renseignement susceptible de jeter un peu de clarté dans cette obscurité : le jeune homme n'avait pu que répéter ce qu'il savait...

La veille, surprise de ne pas voir son père descendre pour le déjeuner, Fridette était allée frapper à la porte de la cabine de M. Dubreuil ; ne recevant aucune réponse, elle avait fait ouvrir la porte au moyen de la double clé du maître d'hôtel...

La cabine présentait l'aspect du plus grand désordre ; les valises ouvertes et leur contenu épars sur le plancher donnaient l'impression d'un cambriolage hâtif ; quant à M. Dubreuil, il avait été trouvé couvert de sang, râlant et prononçant des mots sans suite...

A la réflexion, André Routier n'avait pu s'empêcher d'établir une corrélation étroite entre ce crime et la conversation qu'il avait eue, l'avant-veille, avec le vieillard au sujet du Leutschberg...

Evidemment, c'était quelque émissaire de Berlin qui avait agi... comme d'ailleurs semblait l'indiquer le nom prononcé par le patriote suisse au moment de mourir...

— Mornstein ! avait-il répété par deux fois.

Et André Routier ne pouvait se souvenir sans un réel chagrin de cette fin si rapide, ponctuée par les sanglots de Fridette éperdue et les sours gémissements de Fellow, dressé des quatre pattes sur le lit et tendant vers son maître sa grosse face éplorée...

Détail curieux et qui avait vivement frappé Routier : c'était le nom de son chien que le moribond avait prononcé, quelques secondes avant le moment fatal... et il y avait dans cette voix, qui semblait déjà venir d'outre-tombe, un accent de volonté singulier qui résonnait encore à l'oreille du jeune homme.

Pourquoi Fellow avait-il à ce point fixé l'attention du vieux patriote avant de mourir ?...

(A suivre.)

LE RÉVEIL NATIONAL EN GRÈCE



Le premier régiment de volontaires grecs, sur la route de Monastir, allant rejoindre le front des alliés. Après seulement quinze jours de préparation, il a pris contact le 10 octobre avec l'ennemi en exécutant avec un superbe entrain une série de reconnaissances et de patrouilles.



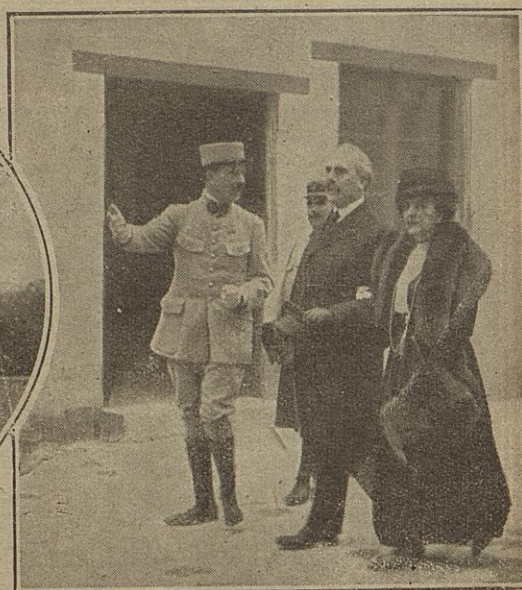
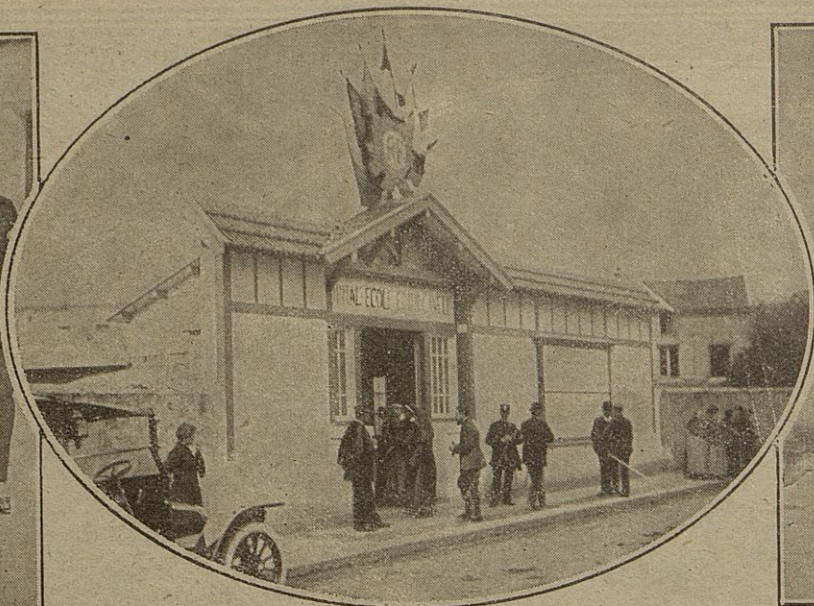
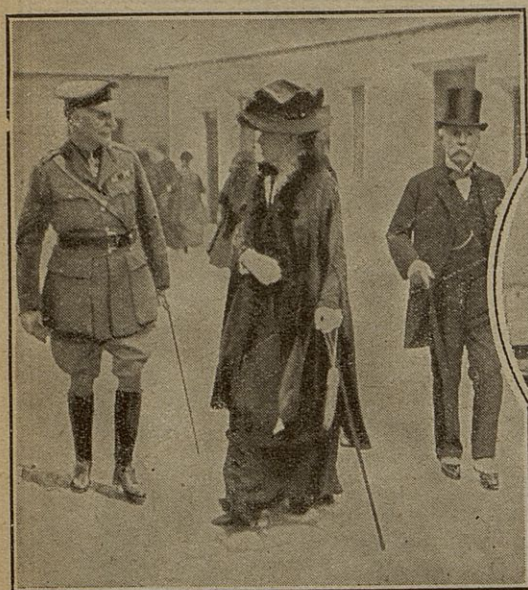
Le gouvernement provisoire, institué en Macédoine dans le but de réaliser l'idéal national de la Grèce et d'abord d'aider l'Entente à chasser du pays les Bulgares, a recueilli de nombreux engagements volontaires de patriotes hellènes. Un premier régiment recruté ainsi a rejoint récemment les alliés sur le front. On le voit ici passé en revue avant son départ par le colonel Christodoulos, qui fut l'âme du mouvement national. Dans le médaillon : le colonel lit une proclamation à cette troupe d'élite qui l'écoute bannières déployées. Etant donnés les événements dont Athènes est chaque jour le théâtre, c'est un spectacle consolant que celui du réveil de la conscience et du patriotisme helléniques.

NOS TROUPES AVANCENT VERS MONASTIR



Culbutés par les troupes françaises et l'armée serbe, les Bulgares se sont retirés vers Monastir, abandonnant Florina et leur première ligne de défense. L'armée du général Sarrail s'avance vers sa seconde étape en prenant toutefois les précautions que nécessite la guerre actuelle ; ainsi nos soldats sont obligés de quitter le fusil pour prendre la pelle et la pioche et creuser des tranchées au flanc des montagnes de Macédoine. Dans le médaillon : une longue file de mulets transporte des mitrailleuses et leurs munitions.

INAUGURATION DE L'HOPITAL-ÉCOLE EDITH CAVELL



Au jour anniversaire de l'assassinat de l'infirmière anglaise par les Allemands, le 11 octobre, a été inauguré l'hôpital-école Edith Cavell, rue Desnouettes, dont on voit l'entrée dans le médaillon. — A gauche, l'arrivée de Mme Poincaré et de l'ambassadeur d'Angleterre. — A droite, Mme Poincaré, au bras de M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat, visite l'hôpital.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONT RUSSE. — Depuis le 5, les communiqués ne nous ont presque pas apporté de nouvelles de ce front. Tout ce que l'on en peut dire, c'est que les combats n'y sont pas interrompus, surtout en Volhynie, où les Austro-Allemands opposent une résistance désespérée à l'offensive de nos alliés et prononcent de fréquentes contre-attaques sans aucun succès. On annonçait le 9 que, dans la région Zaturzy-Chelwów-Roupnowo, en direction de Vladimir-Volinsky, les Russes avaient par endroits forcé les lignes ennemies et se fortifiaient sur les positions conquises par ce coup de force.

FRONTS ROUMAINS. — La faiblesse relative des effectifs dont nos alliés disposaient en Transylvanie ne leur a pas permis de poursuivre l'offensive qu'ils avaient si brillamment commencée sur la totalité de leur front de Transylvanie. De grandes concentrations de forces austro-allemandes ayant été effectuées dans cette région, les Roumains ont jugé nécessaire de quitter momentanément la Transylvanie méridionale et de se replier à peu près sur leur ancienne frontière, entre Orsova et le col de Prédéal, ligne de crêtes escarpées, coupée d'étroits défilés faciles à défendre. A partir du col de Prédéal, le front reste tracé en territoire ennemi ; nos alliés conservent les hautes vallées de l'Olt et du Maros et rejoignent l'aile gauche russe dans la région de Dornavatra.

En Dobroudja, la situation continue à se consolider : les Germano-Bulgares ne peuvent plus avancer, et sur certains points ils continuent à reculer. Une poussée énergique, effectuée par les Russes, les a refoulés sur la ligne Rasova-Copadinu-Touzla, sur un espace de 8 à 10 kilomètres.

BALKANS. — Les opérations des alliés se développent normalement et avec succès. A l'aile droite du front général, l'armée britannique a élargi sa zone d'attaque dans la région entre le lac Tahinos et Sérès. Ses détachements ont

atteint les faubourgs de cette ville le 12. Ils ont occupé les villages de Topalova et Kalendra, ce dernier situé sur la rive gauche de la Belica : la progression des alliés s'accroît donc, d'une manière générale, en direction de Demir-Hissar.

Dans le secteur de Monastir, les Serbes ont enlevé le village de Skocivir, sur la rive gauche de la Tcherna, qu'ils ont franchie sur plusieurs points, et pris en partie le village de Brod, sur la rive droite. Plus à l'Ouest, Français et Russes progressent sur les hauteurs et ont atteint Kisovo, village qui est à 10 kilomètres à vol d'oiseau de Monastir.

Les Italiens ayant, comme nous l'avons signalé, débarqué des troupes sur la côte d'Albanie se sont solidement établis à Santi-Quaranta et à Argyro-castro, d'où ils font rayonner leur action dans la région. De progrès en progrès, leur occupation remonte la vallée de la Vojussa (Drin), où ils sont parvenus jusqu'à Klisura, au nord-est de Tepeleni.

Les surprises que le haut commandement de notre armée d'Orient pouvait à bon droit appréhender de la part du gouvernement grec, et dont la possibilité entraînait visiblement l'exécution de ses projets, sont enfin rendues très improbables. Le gouvernement provisoire institué à l'instigation et sous la présidence de M. Venizelos s'est installé à Salonique, dans le but d'aider l'Entente en tout ce qui ne ressortit pas à la politique intérieure de la Grèce. Une foule de volontaires se joignent à nos troupes pour combattre à leurs côtés en vue de la délivrance du sol de la Grèce et à la réalisation de l'Idée. Cette manifestation décisive rallie autour des alliés ce que l'on peut regarder, dans la Grèce continentale et insulaire, comme le meilleur de la population ; et il convient d'ajouter que numériquement ce n'en est pas la moindre partie. Quant aux sentiments, hostiles pour nous, des autres citoyens grecs, ils n'auront plus l'occasion de s'affirmer. L'amiral Dartige du Fournet a imposé au gouvernement royal, qui nous avait suscité mille difficultés, des mesures qui équivalent à l'exécution stricte et sans détours, par lui, de ses obligations de neutre. En confisquant virtuellement ce qui lui restait de sa flotte et de ses armements, en occupant les principaux ports grecs, en rendant impraticable toute prise d'armes, l'Entente met le gouvernement d'Athènes dans l'impossibilité de lui nuire.

NOTRE PRIME

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primes encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais.

L'insertion des bons est faite successivement par réseau. (La série en cours concerne les lecteurs du réseau d'Orléans.)

Ce qu'il faut lire et conserver

UN ROYAUME EN EXIL

(La Belgique du dehors)

Cet ouvrage, paraissant en fascicules mensuels de 32 pages, constituera à proprement parler

L'Histoire de la Belgique pendant la Guerre

illustrée par les documents du Service photographique de l'armée belge

Prix de chaque fascicule mensuel... .. 1 fr.

Les deux premiers fascicules sont en vente dès maintenant
6, boulevard Poissonnière. (Envoi franco contre 1 fr. 15.)

Les commander dans tous les kiosques et librairies.

VIENT DE PARAÎTRE

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par "LE PAYS DE FRANCE"

56 cartes en 2 couleurs sur la guerre 1 fr.

CET ATLAS CONTIENT

LES CARTES RÉCENTES & DÉTAILLÉES DE TOUS LES FRONTS SUR TOUS LES THÉÂTRES DE LA GUERRE

Pour se le procurer, il suffit d'en faire la demande à son marchand de journaux.
Il est également mis en vente au "PAYS DE FRANCE", 6, b^e Poissonnière, Paris.

ENVOI FRANCO CONTRE 1.15

ÉDITION DE LUXE imprimée sur papier simili japon : 2.50

ENVOI FRANCO CONTRE 2.65

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

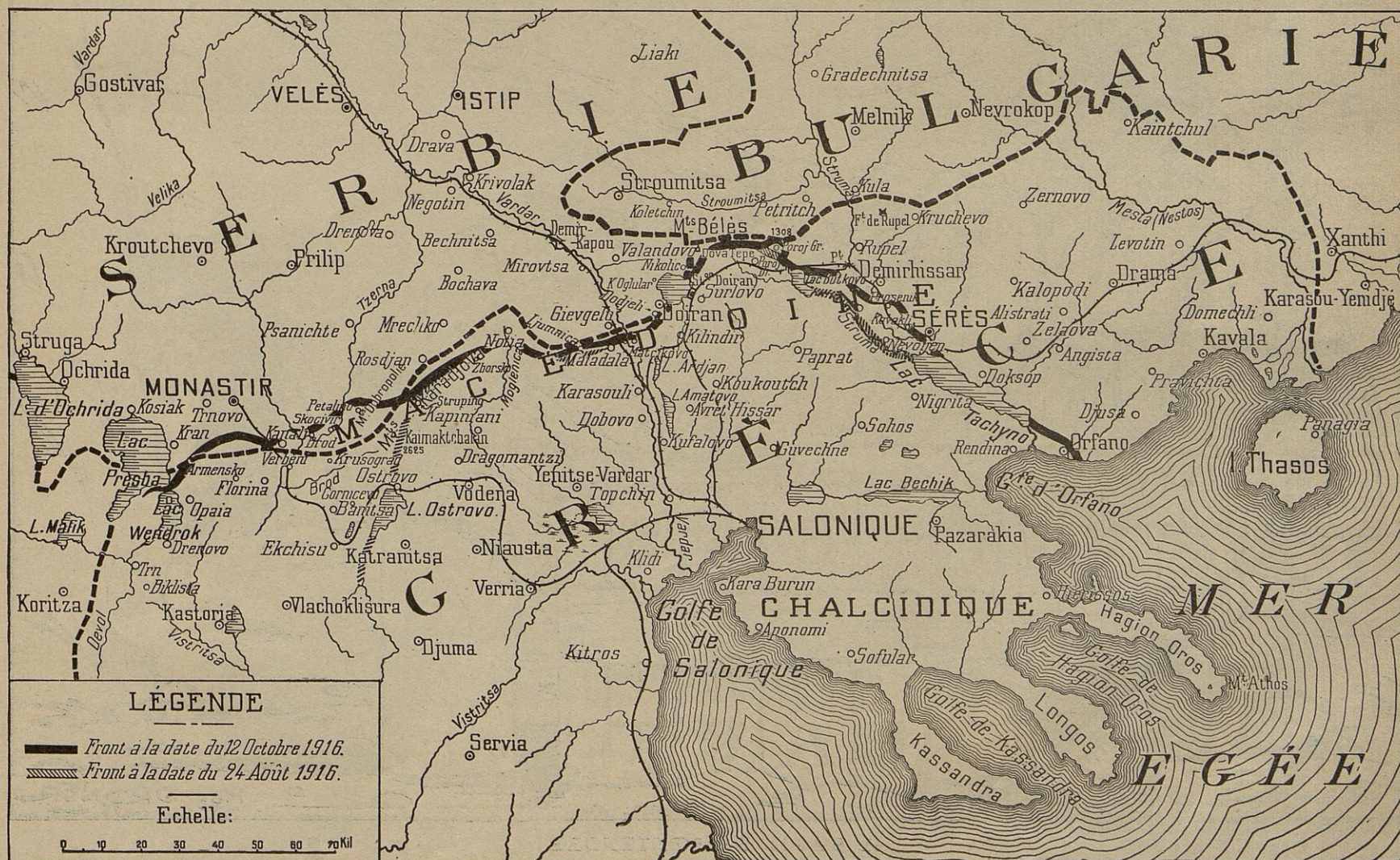
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 104, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Observatoire boche en Picardie. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS



La Guerre en Caricatures



PAUVRE TAILLEUR!

— Croyez-vous! La plupart de mes clients n'ont même pas attendu la victoire pour me planter des drapeaux!..



LOGIQUE!

— Tu parles si on s'en moque des gaz asphyxiants, nous les cyclistes, puisque nous avons nos chambres à air!...



IL S'AGIT DE S'ENTENDRE!

LE FOURRIER. — Ça n'en finit plus... je ne peux pas me débarrasser de mes totaux!...
LE POILU (se grattant). — Eh ben, et moi donc!